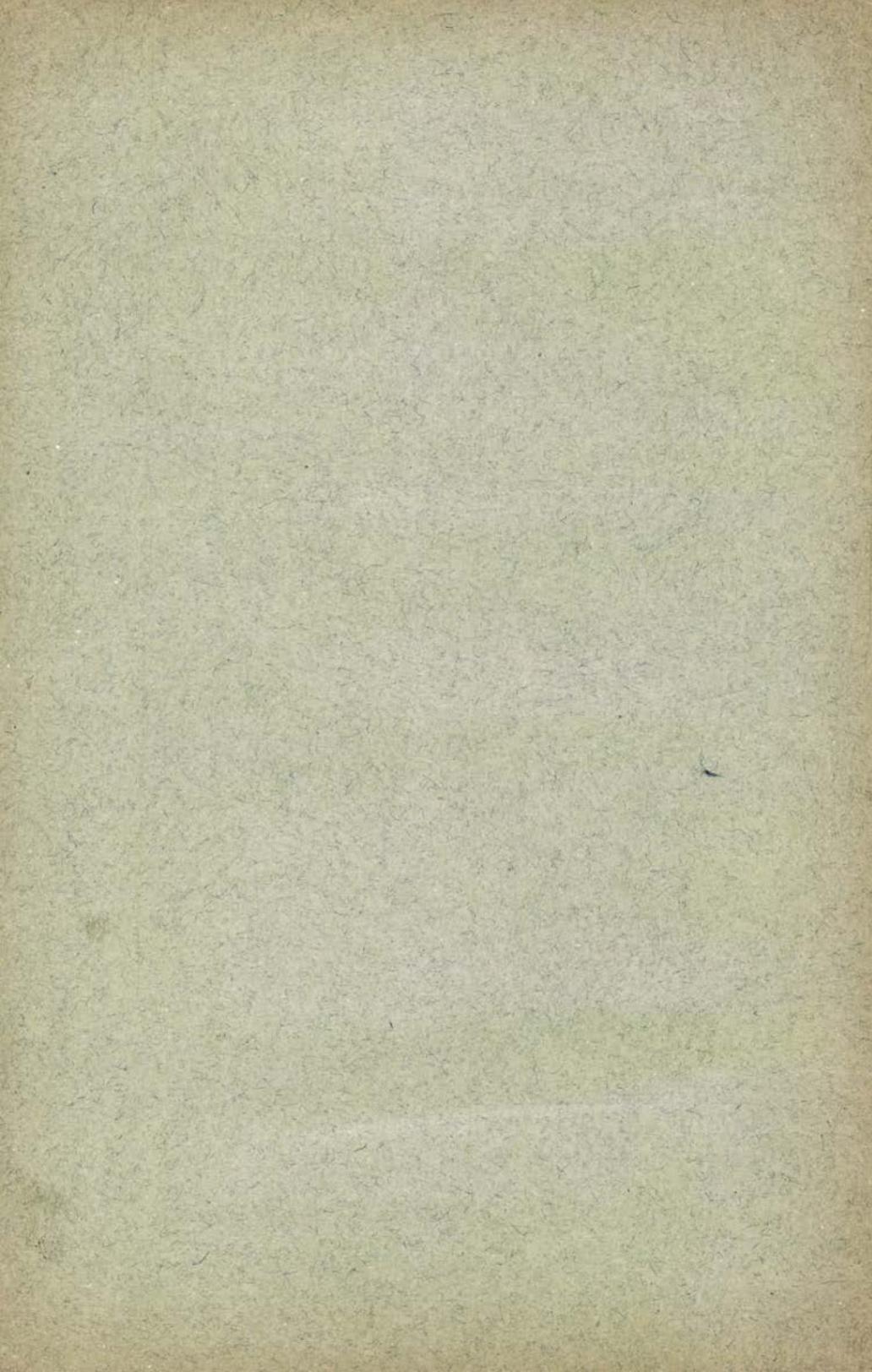


17 Février 1928

LA DÉBÂCLE
(1686)

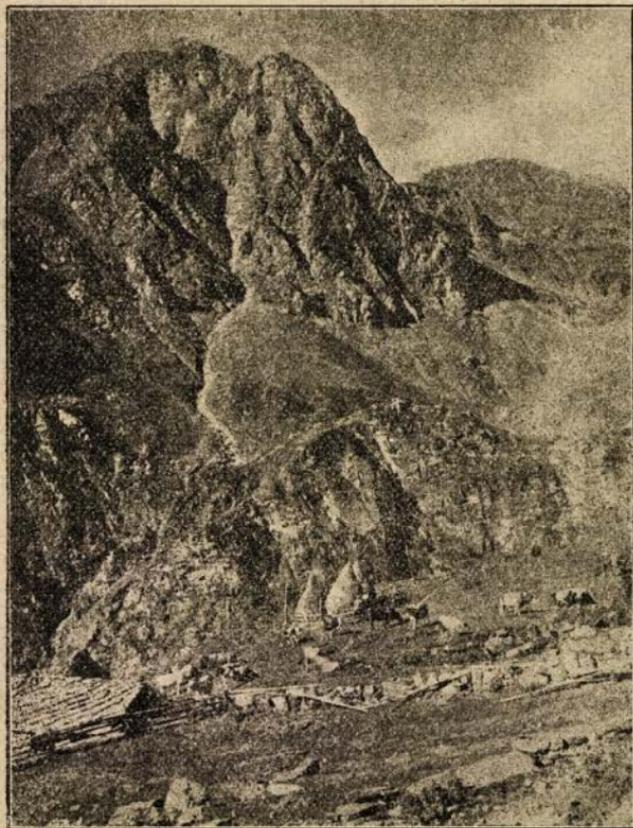


Publié par la Société d'Histoire Vaudoise



LA DÉBÂCLE

(1686)



LE PELVOU

*Publié par la Société d'Histoire Vaudoise
pour les Familles Vaudoises, à l'occasion du 17 Février 1928.*

LES PRÉLIMINAIRES DE LA GRANDE PERSÉCUTION.

En retraçant, il y a trois ans, la carrière agitée du modérateur Jean Léger, nous avons vu comment la guerre de 1663, déchaînée contre les Vallées, s'était terminée en février 1664 par le traité de Turin.

Avec Léger, Janavel et vingt-six de ses compagnons d'armes, exclus de l'amnistie, durent s'exiler. La paroisse de S. Jean fut privée de la résidence du pasteur, et le quartier des Vignes dut être évacué. Les Vallées auraient encore dû payer 2.050.000 livres. Sur leur refus de signer cet article, la chose fut remise à l'arbitrage du roi de France, qui ne se prononça qu'en 1667, en réduisant à 50.000 livres cette taxe exorbitante.

Le duc Charles Emmanuel II, que sa mère et le marquis de Pianesse avaient poussé à persécuter les Vaudois, les laissa en paix dès que la mort eut enlevé ces conseillers fanatiques. Il mourut lui-même en 1675, laissant le trône à Victor Amédée II, âgé de neuf ans, sous la régence de sa mère, Marie Jeanne Baptiste de Savoie-Nemours, française de naissance et de cœur.

Comptant sur la faiblesse du gouvernement d'une femme, le pape s'empressa de lui demander de reprendre une politique agressive et violente contre les hérétiques. Elle lui répondit en rendant à nos pères ce magnifique témoignage : *Si l'on n'avait égard qu'à la politique et aux intérêts temporels, tant de travaux et de dépenses ne seraient nullement nécessaires, et Leurs Altesses Royales auraient tout avantage à laisser s'étendre et multiplier les habitants des Vallées, qui sont fidèles, affectionnés et utiles au pays.*

Le régiment, qui devint plus tard la brigade Pignerol, avait été formé avec les hommes des Vallées du Cluson, du Péllis et du Pô. Il se distingua par tant de zèle et de courage dans les expéditions contre Gênes et contre Mondovi, que la régente donna aux capitaines vaudois, désignés par leurs noms, une déclaration écrite pour marquer sa pleine satisfaction de leurs services.

Une ère de paix et de liberté de conscience, du moins dans

les limites de leurs Vallées, semblait donc s'ouvrir pour eux.

Mais, si la régente avait montré quelque fermeté vis-à-vis de la Cour de Rome, par contre elle céda constamment aux impositions les plus tyranniques du puissant roi de France, dont l'appui lui permettait de conserver le pouvoir, même après que son fils eut atteint la majorité.

Mais ce prince, fier et ambitieux, rongea son frein, jusqu'à ce que, en 1683, par un coup d'Etat, il enleva à sa mère les rênes du gouvernement et assumait l'autorité souveraine. Il ne put cependant pas secouer d'emblée la protection onéreuse de Louis XIV. Aussi dut-il suivre, contre ses propres intérêts, la politique française.

LA RÉVOCATION DE L'ÉDIT DE NANTES.

Le *Roi Soleil* s'était laissé persuader par ses courtisans qu'il pourrait racheter la vie scandaleuse, dont il donnait publiquement l'exemple, en étouffant l'hérésie et en établissant dans son pays l'unité de la foi catholique.

Par une série de décrets, émanés au cours de plusieurs années, il affaiblit graduellement les églises protestantes de France, pendant qu'il livrait les populations huguenotes aux violences des dragonnades, par lesquelles tout était permis aux soldats sur les personnes et les biens de ceux qui étaient obligés de les loger. Mais ceux qui abjuraient étaient aussitôt délivrés de cette terrible et honteuse *mission bottée*.

Enfin, le 18 octobre 1685, le coup de grâce fut donné par la Révocation de l'Édit de Nantes. En signant ce décret, Louis XIV annulait d'un trait de plume un édit que son aïeul, Henri IV, avait appelé perpétuel et irrévocable, et qui garantissait, sous certaines réserves, la liberté de conscience et de culte des protestants.

Les historiens sont d'accord pour reconnaître que cette mesure injuste fut aussi impolitique, en forçant des centaines de milliers de citoyens, paisibles et laborieux, à passer les frontières pour se réfugier chez les nations ennemies de la France. Et c'est de cette date que l'on fait commencer la période de décadence de ce royaume, qui dura jusqu'à la Révolution française.

Pour ne parler que de la région vaudoise, ce fut en conséquence de la Révocation que les églises du Queyras, du Briançonnais et de la Vallée de Pragela furent balayées par les dragons. Avant la fin de l'année, un tiers des Vaudois du Dauphiné et plus de la moitié de ceux du Val Pragela étaient allés repeupler l'Allemagne, dévastée par la guerre de Trente Ans.

Depuis 1630, la France possédait Pignerol et la partie de la Vallée de Pérouse, qui est sur la gauche du Cluson. Les Vaudois y étaient en très grande majorité ; ils y comptaient trois paroisses : la Pérouse, comprenant aussi le Pomaré ; Pinache avec l'Envers de ce nom, et le Villar, auquel se rattachait S. Germain.

Le culte y fut supprimé, mais la population n'émigra pas, parce qu'elle fréquentait en cachette les temples de l'autre versant de la vallée.

Comme tous les pays limitrophes de la France, les Vallées du Pélis et de la Germanasque servirent de refuge à de nombreux Huguenots fuyant leur patrie marâtre. Louis XIV s'en indigna et offrit aussitôt à Victor Amédée d'organiser une dragonnade avec ses missionnaires bottés. Le duc ayant décliné cette offre, le roi lui défendit de tolérer dans ses Etats aucun protestant français. Il le pressait, en même temps, de profiter de l'occasion pour se défaire des Vaudois et terminer enfin la lutte séculaire, que ses ancêtres avaient en vain soutenue contre eux.

Victor Amédée résista, soit pour les raisons, que sa mère avait fait valoir auprès du pape, soit parce qu'il savait les Vaudois résolus à tout plutôt qu'à abjurer la foi de leurs pères.

Le roi, représenté à Turin par le marquis d'Arcy, appartenant à une famille de renégats, prit un ton toujours plus arrogant, parla d'assaillir les Vaudois avec ses propres troupes, ce qui lui donnerait le droit de tenir leurs Vallées comme un pays conquis, et rappela au jeune souverain que, puisqu'il occupait Pignerol et Casal, il tenait le Piémont entre deux feux et pouvait imposer sa volonté. C'est ce que Louis XIV écrivait le 26 janvier 1686.

Devant de telles menaces, le jeune duc plia.

L'ÉDIT DE PROSCRIPTION.

Si jusque là la résistance de Victor Amédée avait été noble et courageuse, il faut reconnaître que, une fois qu'il eut cédé, il ne montra plus ni justice, ni loyauté, ni pitié envers des sujets dont il avait reconnu officiellement la fidélité, la moralité, l'activité utile au bien-être du pays.

A peine il eut reçu l'intimation du roi de France, il émana l'édit du 31 janvier, encore plus féroce que celui de la Révocation. Non seulement le culte évangélique devait cesser d'être célébré, les temples être rasés, les pasteurs et maîtres d'école abjurer ou quitter le pays dans 15 jours, mais les nouveau-nés devaient être baptisés par le curé. Les Vaudois,

qui préféreraient l'exil à l'abjuration, auraient 15 jours de temps pour vendre leurs propriétés.

Comme en 1560 et 1655, on tenta vainement de fléchir le souverain ; la Suisse protestante envoya des ambassadeurs, que Victor Amédée refusa de recevoir. Il accorda seulement un sursis pour la vente des biens. Les Suisses se rendirent aux Vallées pour décider leurs infortunés habitants à renoncer à leurs chères montagnes et à s'établir dans un pays où ils pourraient, en paix, servir Dieu selon leur conscience.

La majorité, y compris les pasteurs, se prononça en faveur de l'exil. Bobi, Angrogne, S. Jean et une partie de la Tour votèrent la résistance à tout prix.

Le duc voulut profiter de cette division pour appesantir toujours plus sa main. Par l'édit du 9 avril, il établissait que chacun dût consigner aussitôt ses armes et se disposer au départ.

Au souvenir des trahisons du comte de la Trinité, de Pianesse et d'autres encore, alors que le désarmement avait été suivi de massacres et d'horreurs sans nom, les Vaudois, dans une assemblée solennelle, décidèrent en masse de résister, plutôt que de se livrer sans défense à des gens qui ne se croyaient pas tenus de garder la parole donnée aux hérétiques. Un seul pasteur fut de cet avis, mais il fut l'âme de la résistance. C'était Henri Arnaud. Nous avons rappelé, il y a deux ans, son activité à l'étranger et aux Vallées, au cours de ces semaines d'angoisses, et la part qu'il prit, le 22 avril, à la défense de S. Germain.

LA GUERRE DANS LES VALLÉES DE PÉROUSE ET S. MARTIN.

Ne pouvant forcer les Barricades, pour pénétrer dans le vallon de Pramol, qui forme, avec celui d'Angrogne, le cœur des Vallées, les sept régiments français, aux ordres de Catinat, remontèrent la vallée jusqu'à la Pérouse. Là ils se divisèrent. Mélac, pour surprendre le Val S. Martin, devait passer le Cluson au Méan, remonter de nuit le vallon du Sauvage et atteindre le Pas de l'Ours.

Tant de précautions étaient superflues. En effet, bien que, le 19 avril, les Vaudois, réunis à Rocheplate, eussent juré de demeurer unis et de ne faire aucun accord partiel avec l'ennemi, dès le lendemain, la Vallée de S. Martin avait décidé de se rendre. Comme le terme fixé par le duc était échu, l'armée n'en tint nul compte, et ces montagnards eurent la honte d'avoir causé la ruine de leurs frères et ne furent nullement épargnés par la soldatesque. Du Pas de l'Ours, celle-ci

se déversa dans toutes les communes, torturant, massacrant, incendiant, sans égard à l'âge ni au sexe.

Catinat, avec le reste des troupes françaises, avait passé à l'envers du Pomaré pour monter jusqu'au Clot des Boullards, dont les habitants durent subir toute sorte d'outrages.

De ce côté, l'accès du Val S. Martin est comme fermé par deux parois colossales, entre lesquelles la Germanasque s'est frayé un passage, l'une surmontée par la Tour de Bouvil, l'autre par le Fort Louis. Voyant des hommes armés qui allaient et venaient près des ruines de ce dernier, Catinat fit prendre, avant la fin de la nuit, un sentier plus à gauche, qui dominait cette position; à cette vue les défenseurs se retirèrent, d'autant plus qu'ils n'avaient pas l'ordre de se battre. Catinat atteignit donc sans obstacle Las Arà, où il fut rejoint par une partie du corps de Mélac, qui avait mis Riclaret à feu et à sang.

Il avait désormais à ses pieds, ouvert et sans défense, ce vallon de Pramol qu'il n'avait pu forcer par le bas. Les habitants, auxquels s'étaient joints ceux de S. Germain et une partie de ceux de Prarustin, se retirèrent, au nombre de 1.500, sur le coteau isolé de Peumian, que protège l'imposante Roche Reynier.

Ayant appris que les autres vallées s'étaient rendues, ils établirent avec Catinat un accord par lequel ils déposeraient les armes et auraient la vie sauve et la liberté. Comme, dans la crainte d'une trahison, ils insistaient pour obtenir une garantie, le général les assura que ses soldats n'auraient pas même touché à une poule.

Le lendemain, 25 avril, il leur envoya un capitaine avec l'ordre de conduire les hommes à la Vachère pour demander pardon à dom Gabriel, chef des troupes ducales; après quoi, ils seraient libres. Ils furent, au contraire, retenus prisonniers et allèrent rejoindre ceux qui, par milliers, étaient déjà entassés dans les prisons de Luserne.

Il est impossible de décrire les odieux traitements auxquels furent assujetties leurs femmes et leurs filles, qu'ils avaient laissées à Peumian sur la foi de l'accord. Longtemps après, leurs corps déchirés et mutilés gisaient encore sur le terrain, témoignant des infamies de la soldatesque et criant vengeance.

Environ 2.000 Vaudois des Vallées de Pérouse et S. Martin se rendirent dans les trois jours suivants.

Catinat descendit de la Rua à S. Germain, persuadé d'avoir achevé cette campagne, qui laisse une tache honteuse sur sa brillante carrière militaire.

ATTAQUE D'ANGROGNE.

Le matin du 23 avril, en même temps que les Français remontaient la Vallée de Pérouse, le duc marchait contre Angrogne avec 7 régiments d'infanterie, de la cavalerie, de l'artillerie et les miliciens de Barge, Bagnol et Mondovi, bien connus pour leur haine contre les Vaudois.

Ceux-ci ne comptaient que 2.500 hommes en état de combattre ; de plus, au lieu de se donner un chef unique, comme leur vétéran, Janavel, le leur écrivait de Genève, ils se divisèrent en différentes bandes, chacun tenant à défendre sa famille et sa commune. Aussi, malgré leur vaillance, ne pouvaient-ils manquer d'être écrasés.

Angrogne était défendue par 500 de ses enfants, auxquels se joignirent les hommes de S. Jean et une partie de ceux de Prarustin. Trois fortes colonnes assaillirent en même temps les Sonnaillettes, Castelus de S. Jean et Costalounga, et les Pians, tendant toutes vers la Porte d'Angrogne. Sur tout le front, les montagnards se défendirent avec une valeur digne de celle de leurs aïeux, mais sans ordre ni entente.

Les Pians étaient occupés par 60 hommes de Prarustin et Rocheplate, à la tête desquels se mit le notaire Daniel Forneron. Forts de leur position dominante, ils arrêtaient pendant six heures dom Gabriel et le marquis de Parelle avec 4.000 fantassins, des miliciens et 5 canons. Pendant ce temps, le marquis de Dogliani réussissait à forcer les passages de Castelus et Costalounga et menaçait le flanc des courageux défenseurs. Forneron dut se retirer par la Collette, et remonter, tout en combattant, au Bric des Boule, puis aux Barrioles, où sa troupe s'accrut d'une douzaine d'habitants de S. Jean. Désormais la pente était plus douce, et d'autant plus difficile à défendre. Cependant, ils arrêtaient encore l'ennemi chaque fois que la nature des lieux le permettait : ainsi, autour du petit temple qui surmontait la Rocca Ghiesa, à Rougnousa, à la Sommette, à la montée du Castelet. La nuit survint sans que les trois colonnes d'attaque, désormais réunies, eussent pu pénétrer jusqu'à la Vachère.

Forneron avait perdu 5 hommes ; les ennemis, d'après la relation de l'un d'entre eux, avaient eu de nombreux morts et blessés, entre autres trois officiers. Il fallut établir un hôpital dans le couvent des Servites de Luserne.

Le lendemain, l'assaut allait recommencer furieusement depuis le vallon des Casses, quand les Vaudois arborèrent le drapeau blanc, offrant de se rendre. C'est qu'ils avaient appris qu'ils n'étaient plus protégés par derrière, à cause de la red-

dition du Val S. Martin, et qu'ils espéraient obtenir de meilleures conditions qu'après une résistance acharnée.

Ce fut encore Forneron qui alla se présenter au camp ennemi. Dom Gabriel, grand-oncle du duc, allait le faire pendre sur-le-champ, si Parelle, plus généreux, ne fût intervenu en faveur de celui dont il avait admiré la belle défense de la veille. Gabriel lui remit alors un billet sur lequel était écrit, de sa propre main :

Rimettersi alla clemenza di S. A. R. Mediante questo s'assicurino delle loro vite e di quelle delle loro famiglie.

D. Gabriel di Savoja, a nome di S. A. R.

Les combattants déposèrent leurs armes et dégarnirent leurs retranchements, dans lesquels les soldats ducaux pénétrèrent dès le matin du 25 avril, en même temps que, non loin de là, les Français occupaient Peumian. Malgré la parole donnée, le riant plateau de la Vachère fut le théâtre des mêmes violences et des mêmes atrocités que celles qui étaient commises à Pramol.

Comme Forneron protestait en montrant le billet signé par le prince, on le lui arracha violemment, et lui-même aurait péri sans le marquis de Parelle, qui le tint ensuite toujours avec soi. Les survivants du massacre furent traînés en prison à Luserne, entre autres les deux pasteurs Jahier et le modérateur Bastie ; ce dernier avait reçu tant de coups qu'on l'avait d'abord laissé pour mort.

Dans la journée, Victor Amédée monta avec l'ambassadeur de France visiter les lieux où ses fidèles sujets venaient de subir les plus odieux traitements. S. A. devait y revenir vingt ans plus tard, pourchassé par ses anciens alliés, chercher l'aide des fils de ses victimes !

Laissant dom Gabriel à la Vachère, Parelle descendit avec 2.000 hommes au Pradutour et poussa devant lui vers Luserne, comme un vil bétail, les vieillards, les femmes et les enfants qui s'y étaient réfugiés. Comme la vénérable mère du pasteur Bertrand marchait trop lentement, au gré des soldats, on la poussa dans l'Angrogne, où elle périt.

En rentrant à Luserne, le duc ordonna que les rebelles — comme il se plaisait à les appeler — fussent répartis dans les prisons de tout le Piémont, et que leurs enfants fussent élevés dans la religion romaine.

C'est ainsi que plus de quatre cents innocentes créatures furent arrachées à l'affection de leurs parents, auxquels la plupart ne furent jamais rendues, malgré les promesses solennelles faites par le souverain, après la Rentrée. D'autant plus intéressant est le récit des aventures de ceux qui purent revenir, tels que les jeunes Plavan, de Pramol, Bonnet et

Rivoire, d'Angrogne, Jourdan, de la Tour, Ayassot, du Villar (1).

DERNIERS COMBATS.

L'historien catholique, qui avait pris part à l'attaque d'Angrogne, écrivait : *Ainsi finit en trois ou quatre jours une entreprise qui paraissait impossible. Cette courte guerre a détruit la race des Vaudois, qui depuis 400 ans était en possession de ces montagnes. Pendant ce temps on était en prière dans toutes les églises et les couvents de Turin.*

Il n'en était rien. Aussi, reprenant la plume quelques jours plus tard, il se voyait forcé d'admettre qu'*il était impossible que les rebelles fussent entièrement exterminés. C'est ce qui nous reste à voir.*

Pendant que le gros de l'armée attaquait Angrogne, le 23 avril, deux détachements s'étaient portés contre les défenseurs de la Tour, qui avaient fortifié deux éminences à mi-côte, Cian Ramà et les Geymets. Après une journée de lutte victorieuse, prêtant foi à leur podesta, qui s'était montré jusqu'alors très estimable, et qui les assurait avec serment que la paix était faite, ceux de Cian Ramà abandonnèrent leur poste, que l'ennemi occupa aussitôt. Celui des Geymets, situé plus bas, dut être évacué. Une partie des hommes se rendirent, les autres rejoignirent leurs familles, qu'ils avaient envoyées au Villar.

Réduits au nombre de 500 combattants, ils renoncèrent à défendre le bas de la vallée et se concentrèrent sur les parois sauvages des combes de Subiasc et de Giaussarand, où ils se défendirent avec la fureur du désespoir.

Il en était de même au Val S. Martin.

A la vue des horreurs commises par la soldatesque, persuadés qu'aucune promesse de l'ennemi ne serait maintenue, ceux qui avaient pu le faire s'étaient réfugiés dans les localités les plus inaccessibles de leurs montagnes.

Catinat, furieux que sa courte et honteuse expédition n'eût pas un résultat décisif, recommanda à ses hommes *d'user de cruauté*. Recommandation bien superflue!!

On aimerait connaître les épisodes tragiques des rencontres qui, en cent endroits divers, eurent lieu entre les fuyards et ceux qui, au nom de la religion chrétienne, se livraient à une vraie chasse à l'homme. La plupart du temps, le nombre avait le dessus, et alors, plus la recherche avait été difficile, plus

(1) On peut lire ces récits dans nos *Légendes et traditions des Vallées Vaudoises*, 2.^{me} édition.

affreuses étaient les tortures que les captifs devaient subir avant d'être précipités du haut de leurs retraites.

Une soixantaine de personnes s'étaient retirées dans les grottes du Pelvou de Macel, creusées à une hauteur vertigineuse sur les flancs de cette montagne, une des plus sauvages des Vallées. Ils furent attaqués de trois côtés à la fois : par la crête qui relie le Pelvou à l'Eiminal, par celle des Quatre Dents, qui s'élève rapidement depuis la Balsille, par le bassin des lacs du Bet, et par la forte pente de Gunivert, alors revêtue de belles forêts. Mais les réfugiés réussirent à repousser les assaillants en les criblant de pierres lancées depuis le haut, qui les faisaient rouler dans les précipices.

Voulant en finir, Catinat s'y rendit en personne avec 550 soldats. Après deux jours d'efforts acharnés dans une région des plus dangereuses, ses hommes réussirent à occuper une position qui dominait la retraite des Vaudois. De là, descendus au moyen de cordes, ils dénichèrent de leurs cavernes ces misérables, qui furent tous, hommes et femmes, lancés dans les abîmes, dont les anfractuosités portèrent longtemps des lambeaux de leurs corps et de leurs vêtements.

Le 28 avril, l'armée passa à Pral. Toute la population se rendit et subit les traitements ordinaires : outrages, tortures, massacre, prison.

Le pasteur, Pierre Leydet, s'était caché dans une caverne dissimulée dans le flanc de Galmount qui tombe à pic sur le torrent sauvage de Rodoret. Des soldats l'entendirent chanter des psaumes, découvrirent sa cachette et l'emmenèrent à Luserne. Tandis que ses neuf collègues, qui s'étaient rendus, étaient mêlés aux autres prisonniers, Leydet fut enfermé dans le cachot de la demeure du marquis, dans laquelle résidait aussi le duc. Les ceps aux pieds, dans une posture qui ne lui permettait pas de s'étendre, il y fut laissé pendant trois mois en butte aux assauts des convertisseurs. Mais, comme sa constance héroïque était un exemple puissant pour les autres captifs, on le condamna enfin à être pendu. Il marcha à l'échafaud, *heureux*, disait-il, *d'aller au-devant de la mort, qui devait libérer à la fois son corps et son âme.*

Une fillette, qui lui avait été enlevée, fut remise à une famille de S. Second, qui l'éleva dans le papisme. La veuve et son fils — devenu plus tard pasteur — partagèrent la captivité et l'exil de leurs frères.

COMBATS DU VILLAR ET DE BOBI.

Restaient le Villar et Bobi.

« *Il faut nettoyer le pays de ces obscénités* », écrivait le duc, oublieux de toute dignité et de tout sentiment humain.

Il lança contre eux ses troupes les plus hardies, mais elles furent repoussées à deux reprises, avec de graves pertes.

Alors une action d'ensemble fut combinée sur une vaste échelle. Parelle remonta tout le Val S. Martin pour les prendre à dos, avec un régiment et demi, pendant que le reste des troupes devait donner l'attaque principale.

Le 8 mai, jour fixé pour l'action simultanée, le marquis de Dogliani monta du Villar à Còugis avec quatre régiments. Depuis là, avançant systématiquement, il dénicha ceux qui s'étaient réfugiés à la Grande Aiguille, à Barma d'Aut et dans les derniers recoins des Aparé de Subiasec et du Cour-nour. Puis, surmontant la paroi formidable de la Roccia Ciaberta, par l'étroit passage de Poustier, il descendit à la Sarsenà, lieu fixé pour le rendez-vous.

Pendant ce temps, Compans de Brichanteau avait attaqué la Ville de Bobi. Les torrents étant grossis par la pluie et les habitants ayant rompu le pont des Païants, les soldats traversèrent le Pélis avec l'eau jusqu'à la ceinture, pendant que les défenseurs faisaient feu sur eux. Les ennemis y perdirent une trentaine d'hommes. Parvenus au Paraou, ils durent lutter longuement avant de forcer la position de la Roccia de Giors, tenue par les Vaudois. Ceux-ci, contraints enfin à reculer, les arrêtaient encore quelque temps au Peui et aux Pausettes ; mais, sur le soir, les troupes purent quand même atteindre la Sarsenà.

La combe du Cruel leur était ouverte, mais la neige rendait dangereuse la traversée de ces fortes pentes. Les derniers défenseurs se glissèrent, au moyen de cordes, dans les grottes de la Grande Aiguille de Giaussarand. On parla d'y lancer des bombes pour les exterminer ; mais l'espoir du succès final se fondait sur l'expédition du marquis de Parelle.

Celui-ci, bien qu'il fût parti dès le 6 pour Pral, arriva trop tard pour concourir à l'attaque d'ensemble. Le col Julien était si fort encombré par les neiges que les hommes en avaient jusqu'à mi-corps ; il fallut se hisser au moyen de cordes, coucher sur la glace et ne manger que du pain trempé dans la neige fondue. Mais, si la montée fut longue et pénible, la descente fut encore plus périlleuse. Le dégel détachait des sommets de grosses roches, qui, volant en éclats, frappaient les hommes et les entraînaient dans leur chute. Au dessous de l'Aiguillette, le chemin passait au pied de la Grande Ai-

guille, où les défenseurs, ayant à leur tête David Mondon, Paul Pellenc et Joseph Martinat, avaient préparé des défenses formidables. Ils avaient entrecroisé de gros arbres, chargés de lourdes pierres, le tout retenu par des câbles; en coupant ceux-ci, tout roulait jusqu'au fond. Parelle y perdit plusieurs hommes, parmi lesquels son propre frère et trois autres officiers. Le reste passa, mais sans pouvoir occuper la retraite de ces montagnards.

Ils se vengèrent de cet échec sur les misérables, qui se laissèrent prendre plus loin, vingt-deux desquels furent précipités du haut de l'énorme paroi de Barriound, et d'autres depuis les roches du Serre de Cruel.

Une bande, qui s'était défendue quelque temps sur les pentes vertigineuses du Vandalin, finit par se rendre.

Dom Gabriel parcourait la vallée, pendant aux arbres tous les Vaudois qu'il trouvait. Parelle, moins inhumain, obtint la reddition de 1.500 infortunés, qui s'étaient cachés dans le flanc des sommets qui ferment le bassin du Pra. C'était le 4 juin.

A la même époque, Victor Amédée congédia les troupes françaises, en comblant de cadeaux les principaux officiers. Catinat reçut une épée enrichie de diamants et deux superbes chevaux. Le duc lui-même rentra le 8 à Turin, félicité par ses courtisans.

Après une dernière battue sur les hauteurs du Val Luserne, Parelle se retira dans son château du même nom, emmenant avec lui Forneron, qu'il occupa à ordonner ses archives, jusqu'au terme de la captivité de ses frères.

LES QUATRE-VINGTS.

Quoique les mal intentionnés publient que le duc n'a pas entièrement dissipé les rebelles, rien n'est plus faux, écrivait alors l'auteur déjà cité.

Il ne tarda pas à subir un nouveau démenti.

Quand les troupes eurent évacué les Vallées, ceux qui s'étaient nichés comme des aigles sur la Grande Aiguille de Giauissarand, et ceux qui se tenaient dans mainte autre cachette, se hasardèrent à en sortir, se rencontrèrent et se donnèrent enfin rendez-vous au Bëssé du Villar. Ils s'y retrouvèrent un nombre de 42 hommes, quelques enfants et quelques femmes, parmi lesquelles Anne Pontet, la vaillante compagne de David Mondon.

Au Val S. Martin on ne compta que 25 hommes, outre les femmes et les enfants.

Leurs actions héroïques les ont rendus fameux sous le nom des Quatre-Vingts.

Le duc, qui tenait dans ses cachots 12.000 de leurs frères, les nourrissant à peine à pain et à eau, avait vendu leurs biens à vil prix à des montagnards de la Savoie, du Mondovi et de la vallée de la Sesia. Les Quatre-Vingts commencèrent à fondre sur eux et à les passer au fil de l'épée ; puis ils attaquèrent les corps de garde laissés ici et là ; enfin ils osèrent, comme naguère Janavel, descendre dans la plaine et mettre à contribution les villages qui s'étaient enrichis des dépouilles des Vallées.

Des régiments durent être envoyés pour occuper la chaîne qui divise les deux vallées, afin d'empêcher les deux bandes, qui s'ignoraient d'ailleurs, de communiquer entre elles. Mais les rencontres avec ces désespérés, qui connaissaient tous les recoins de leurs montagnes, étaient la plupart du temps fatales aux soldats, comme l'atteste le registre des décès du curé de Luserne.

On essaya de les allécher par des promesses ; mais ils s'étaient juré de ne plus croire à un ennemi aussi déloyal.

Par affection ou par crainte, les habitants du Queyras et du Val Pragela, qui avaient abjuré par force, les refournissaient de vivres et de munitions.

L'été se passa en escarmouches ; l'alarme des populations avoisinantes était constante ; l'entretien des troupes pesait sur les finances obérées de l'État.

Le duc offrit à ces braves le libre passage en armes pour se retirer en Suisse. Dans une entrevue qui eut lieu à Peirelâ de Bobi, ils demandèrent la libération de tous les prisonniers, condition qui fut refusée.

Les combats reprurent de plus belle. Mais quand, à la fin d'octobre, ils virent qu'un hiver précoce s'annonçait et qu'ils apprirent que les Suisses avaient pris en mains la cause des prisonniers, ils n'exigèrent plus que la libération des membres de leurs familles, au nombre de 180. L'accord put alors être fixé.

Ceux du Val Luserne furent divisés en deux bandes, dont l'une gardait des otages ducaux pendant que l'autre était dirigée sur Genève. Là elle laissait d'autres otages, qui devaient y rester jusqu'à l'arrivée des derniers.

Malgré la parole donnée, dès que la première bande fut arrivée à Briquéras, on voulut les désarmer ; mais ils menacèrent de rentrer dans leurs montagnes, et le commissaire dut céder. Ces héros traversèrent donc toute la Savoie avec leurs armes, qu'ils ne déposèrent qu'entre les mains de la Seigneurie de Genève.

Ceux du Val S. Martin, qui formaient la troisième bande, partie le 15 décembre, libérèrent, en passant à Suse, 55 de leurs frères, qui avaient été arrêtés en juillet, comme ils franchissaient le Mont Cenis.

ÉTAT DES VALLÉES ET DE LEURS HABITANTS.

Au commencement de l'année 1686, les Vaudois, ignorant la pression de Louis XIV sur leur souverain, vivaient paisiblement dans leurs Vallées héréditaires, confiants dans les bonnes dispositions, dont leur prince leur avait donné des témoignages récents.

A la fin de l'année la débâcle était complète. Comme église et comme peuple, les Vaudois avaient cessé d'exister.

Décimés par les privations les plus cruelles, par les douleurs morales, par la petite vérole et d'autres épidémies, les 12.000 prisonniers, épars dans 14 villes différentes, étaient réduits des trois quarts.

Le duc avait pensé à vendre les hommes les plus robustes, pour ramer, leur vie durant, sur les galères de France et de Venise ; mais, nous dit un auteur contemporain, *le marché manqua avec peu de satisfaction des deux côtés.*

De leurs treize pasteurs, un était mort, les trois du Val Pérouse étaient en exil ; les neuf autres, avec leurs familles, étaient enfermés dans la citadelle de Turin avec les plus influents de leurs paroissiens.

De quatre à cinq cents enfants étaient élevés dans la foi des bourreaux des auteurs de leurs jours. A Turin, il était de mode, chez les familles nobles, d'afficher leur zèle convertisseur, en montrant bien en vue, juchés derrière leurs carrosses, un ou deux jeunes *barbets*, reconnaissables à un costume particulier.

Les Vallées mêmes présentaient l'aspect de la plus complète désolation. Les maisons incendiées et démolies, les vignes et les arbres fruitiers coupés et arrachés, les champs en friche, les pâturages abandonnés, les temples profanés et détruits, sauf celui de Pral, réduit en église romaine.

Une seule famille, celle des Constantin, des Brières de Bouvil, réussit à éviter soit la captivité soit l'exil. Cachée dans la Balme des Empereurs, d'un abord difficile, dissimulée sur les flancs abrupts du Bric Trei Aval, elle s'y maintint jusqu'à la Rentrée, à l'aide, semble-t-il, des secours qu'elle se procurait chez les habitants du Sauvage, sur le revers septentrional de la même montagne, que la dragonnade avait induits à passer pour nouveaux convertis.

Aux Vallées aussi, un certain nombre de familles avaient

faibli devant la persécution ; d'autres encore avaient abjuré en prison, pour échapper aux mauvais traitements et au régime de famine auquel ils étaient soumis. Mais, rongés par le remords de leur lâcheté, méprisés de leurs frères demeurés fidèles, ils n'avaient pas même pu acquérir l'estime de leurs convertisseurs. Et, tandis qu'ils avaient espéré ravoïr leurs biens au moyen de cette apostasie, ils furent au contraire transportés dans les rizières malsaines de la province de Verceil, avec défense, sous peine de dix ans de galères, de s'approcher de leur pays natal, ou des frontières des Etats du duc. On trouve encore quelques descendants de ces malheureux.

Tout semblait donc perdu.

Cependant Dieu, qui avait permis que son peuple traversât cette terrible fournaise, avait encore en réserve pour lui des jours glorieux et bénis.

Le 17 octobre, les seigneurs de Muralt, délégués des cantons de Berne et de Zurich, avaient signé à Lucerne un traité avec le ministre de Victor Amédée, sur la base de l'accord de Peirelâ pour la libération de tous les prisonniers. Sans le dire aux Vaudois, les Suisses s'étaient engagés à ne pas les garder dans leur pays, mais à les diriger sur d'autres contrées, bien loin des frontières de Savoie.

Lorsque, en décembre, la dernière bande armée eut quitté les Vallées, les Cantons pressèrent le duc de maintenir sa promesse. Il se montra prêt à le faire. Mais les théologiens, en particulier son confesseur Valfrè, que l'Eglise de Rome a béatifié, protestèrent, en lui en faisant un cas de conscience. Violant une fois de plus sa parole, Victor Amédée transigea avec ses conseillers fanatiques : il décida de libérer le gros des prisonniers qui avaient survécu à une terrible mortalité, mais il retint les neuf pasteurs et leurs familles, faisant en tout quarante-sept personnes, parce qu'on espérait pouvoir célébrer le triomphe de leur abjuration. Il retint de même les enfants enlevés, Valfrè l'ayant assuré qu'il serait responsable de leur perte éternelle s'il les laissait retomber dans l'hérésie. On retint encore quatre-vingts hommes qui étaient enfermés dans les prisons d'Asti. Pas plus que pour les pasteurs et leurs familles, pas un n'abjura ; mais ils étaient réduits à cinq quand la porte de leur cachot s'ouvrit, au lendemain de la Rentrée.

Nous verrons, D. V., une autre année, dans quelles conditions misérables les pauvres captifs sortirent de leurs cachots infects, comment ils traversèrent, en plein hiver, les Alpes et la Savoie, et avec quelle charité ardente et généreuse ils furent accueillis à Genève et dans toute la Suisse protestante.

JEAN JALLA.



TORRE PELLICE

TIPOGRAFIA ALPINA